

Dialogue avec Bernard d'Espagnat Sur le "Traité de physique et de philosophie"

Michel Bitbol

in: Léna Soler (ed.), *Philosophie de la physique*,
L'Harmattan, 2006

Résumé : Ce texte est celui de mon intervention à un colloque organisé par Léna Soler autour du "Traité de physique et de philosophie" de Bernard d'Espagnat (Fayard, 2002). Il y est question du statut de la réalité, de notre position en elle ou face à elle, de son caractère ineffable ou arraisonnable par une science comme la physique, de son caractère pré-structuré ou à structurer par la recherche. Deux attitudes philosophiques sont confrontées : (1) celle qui consiste à maximiser, dans le produit de la connaissance, la part de structure que l'on croit pouvoir attribuer à la réalité telle qu'elle est indépendamment de nous, et (2) celle qui consiste inversement à maximiser la part de structure que l'on croit pouvoir attribuer à la méthode même qui est employée dans la recherche. Chacune de ces deux attitudes trace un programme épistémologique : celui du physicien réaliste, et celui du "métaphysicien" néo-kantien.

D'emblée, je tiens à souligner à quel point je suis ravi d'être ici aujourd'hui, à l'invitation de Lena Soler, pour discuter du *Traité de physique et de philosophie* de Bernard d'Espagnat, paru chez Fayard en 2002, et traduit en Anglais, chez Princeton University Press, en 2013. Cela a d'abord été un plaisir de le parcourir, puis de le lire en suivant les longs développements où chaque idée, chaque piste de recherche, se trouve déployée sans relâche avec une "patience du concept" dont on trouve peu d'équivalents dans la philosophie contemporaine. Rien n'y est laissé au hasard, aucune objection ne se trouve négligée. La volonté d'entrer dans la pensée des interlocuteurs potentiels ou actuels se manifeste en permanence dans ce livre, et elle est pleinement couronnée de succès. J'ai reconnu à vrai dire depuis longtemps cette extraordinaire aptitude qu'a Bernard d'Espagnat à se saisir à bras le corps des arguments des autres, avec une combinaison productive de profond

respect et d'esprit critique, puis à se servir du fruit de la discussion comme d'un échafaudage maîtrisé pour élaborer sa propre conception du monde. C'est d'ailleurs cette aptitude qui m'avait impressionné, lorsque j'ai rencontré Bernard d'Espagnat pour la première fois à la fin de l'année 1982, et qu'il avait passé de longues heures, alternant les silences méditatifs et les remarques cruciales, à évaluer mon tout premier projet d'article dans le domaine de la philosophie de la physique¹. C'est ensuite grâce à cet encouragement permanent de quelqu'un qui sait si bien mettre au jour la démarche intellectuelle de son interlocuteur que j'ai été conduit à me reconverter dans son champ disciplinaire : la philosophie de la physique.

Le côté particulièrement gratifiant qu'a ce livre pour moi est que le raffinement et la consolidation des thèses de Bernard d'Espagnat prend en partie sa source dans le dialogue à plusieurs que nous avons eu depuis 1996, et qui réunissait, entre autres, les participants à cette matinée (En particulier, Léna Soler et Hervé Zwirn). Je crois que c'est un des rares moments dans la vie intellectuelle de notre pays où l'effet d'affûté des arguments et des idées par un dialogue à la fois amical et sans concession s'est si bien fait sentir. L'art de progresser collectivement et dialectiquement dans la pensée est assez répandu dans le monde anglo-saxon, et c'est sans doute ce qui explique, plus que les contenus ou les parti-pris méthodologiques discutables, le succès mondial de la philosophie analytique. La solitude et le splendide isolement ont leurs vertus, qui se sont manifestées en France par de fulgurantes oeuvres-monolithes restées sans équivalent et parfois sans véritable postérité. Mais l'échange et la discussion produisent des résultats plus durables par leur capacité à baliser pour longtemps les voies à approfondir, les voies sans issue, et les voies plus ou moins coûteuses en termes de réorganisation de l'entreprise de recherche.

¹ M. Bitbol, «An analysis of the Einstein-Podolsky-Rosen correlations in terms of events», *Physics Letters* 96A, 66-70, 1983

Je passe à présent au contenu proprement dit du livre, et du débat dont il constitue le couronnement.

La première impression que j'ai eue en commençant à y réfléchir est qu'on atteignait là un point d'équilibre et d'accord après lequel peu de choses restaient à dire. Tout d'abord, j'ai depuis longtemps fait mienne la critique vigoureuse qu'adresse Bernard d'Espagnat au matérialisme simpliste qui se prévaut d'un "multitudinisme" atomiste (une doctrine de la pluralité des corpuscules insécables). Je suis persuadé, comme lui, que l'application de ce matérialisme à la philosophie de l'esprit est totalement inadaptée à la situation présente de la science de la matière qu'est la physique; qu'elle reste pathétiquement en deçà de l'étendue et de la radicalité des débats qui s'y déroulent. Par ailleurs, notre controverse sur l'image du voile, qui évoque l'idée d'une séparation, d'un obstacle constitutif entre un sujet et d'un monde-objet, ou sur la représentation d'un éloignement du réel par rapport à nous qui cherchons à le connaître, semble bel et bien éteinte. Ce que je prenais pour une thèse dualiste n'était en vérité qu'une métaphore, comme cela est bien précisé dans ce livre. Une métaphore qui recouvre de surcroît une position profondément moniste: celle d'un fond de réalité qui n'est pas l'objet direct de l'investigation scientifique, mais d'où co-émergent le sujet connaissant et son objet propre qu'est la manifestation empirique. Cette position moniste neutre se profile souvent à l'arrière-plan de mes propres intuitions, et je suis heureux de comprendre enfin avec une aussi grande clarté qu'elle était en fait également, et depuis bien longtemps, à la base de la réflexion de Bernard d'Espagnat. Deux autres points d'accrochage supposés ou effectifs étaient l'idée d'une limite à l'arbitraire de l'édification théorique, d'un quelque chose qui dit "non", constitutive du concept de "réalité indépendante" selon Bernard d'Espagnat, et l'idée d'une pré-structuration du fond de réalité d'où co-émergent la structure cognitive et la structure empirique.

En ce qui concerne la limite imposée à l'arbitraire théorique, je ne peux évidemment qu'en convenir. Une phrase bien choisie dans l'un de mes livres permet à Bernard d'Espagnat de le montrer: " Ce qui reste à l'abri de la critique, ai-je écrit, c'est le concept abstrait d'une réalité considérée comme limitation du pouvoir déterminant et de l'activité gestuelle et symbolique de l'expérimentateur, ou encore comme source co-déterminante de contraintes incontrôlables manifestées par les réponses aux sollicitations expérimentales " (p. 516). La seule nuance qui se manifeste peut-être ici est la différence entre un " non " catégorique opposé à une proposition théorique, et une simple manifestation d'inconsistance interne du système constitué par les phénomènes, les choix d'investigation, l'instrumentation, l'interprétation théorique du fonctionnement de cette instrumentation, et la théorie proprement dite qui permet d'anticiper les phénomènes. Face à ces manifestations d'inconsistance, *tout* le système de la recherche doit s'adapter, de manière parfois dramatique et discontinue. Mais rien ne vient fixer univoquement la partie de ce système qui doit changer. Rien ne dicte de l'extérieur la structure de la théorie. À la co-émergence des formes cognitives et des formes empiriques répond la co-adaptation globale des unes aux autres, selon les modalités pas nécessairement uniques que commande la viabilité de leur rapport.

En ce qui concerne à présent la question de la préstructuration ou non du fond de réalité sous-jacent qui sous-tend le processus de l'adaptation et de la recherche, des rapprochements se sont également esquissés. Bernard d'Espagnat a des arguments à présenter en faveur de cette pré-structuration, et il pense à juste titre que je tends à la nier ou à la minimiser. Dans nos échanges précédents, j'avais tenté de le pousser le plus loin possible dans la voie d'un retrait vis-à-vis de tout projet de caractérisation du fond de réalité, en lui demandant si le trait d'Unité qu'il lui attribue n'était pas encore trop en dire. Plutôt que de l'Un plotinien, m'étais-je demandé, ne parle-t-on pas

plutôt du “ pantè aporetton ” de Damascius, c’est à dire d’un “ absolument ineffable ” auquel aucune détermination ne convient? L’intérêt de pousser l’ontologie négative jusqu’à l’évacuation de tout trait, y compris de l’Un, est que “ cela ”, ce fond de réalité, est peut-être non-calculable, non-conceptualisable, tellement surabondant en potentialités qu’aucun contenu fini de pensée ne l’épuise. Bernard d’Espagnat a fait plusieurs pas dans cette direction (p. 451). Il conjecture cependant que des approches artistiques pourraient tout de même nous donner quelques lueurs sur ce dont il s’agit ; et il considère par ailleurs que la physique porte une trace de la nature du fond de réalité, fût-ce imparfaitement et obliquement. En évoquant le contact artistique avec le fond de réalité, il se rapproche d’une intéressante idée de Bertrand Russell qui signalait que nous n’avons certes pas la connaissance de la *chose en soi*, mais qu’au moins nous avons une *accointance* avec elle. Nous l’appréhendons en effet comme de l’intérieur, “ en la vivant, ou, pourrait-on presque dire, en *étant* elle sur un mode auto-réflexif ” (Lockwood, p. 159). Cela après tout n’est pas inconcevable, et je concède à Bernard d’Espagnat que je n’ai aucun argument conclusif contre cette possibilité.

Ce thème de la préstructuration de la réalité m’a cependant introduit à une autre perception de son livre, un peu plus distante même si elle n’est pas plus critique. Lisant et relisant ses chapitres si riches, si fouillés, si argumentés, si ouverts et en même temps si fermes dans leurs affirmations, j’ai commencé à avoir l’impression curieuse qu’en dépit de l’absence de désaccord essentiel, je n’aurais jamais pu écrire avec autant de constance sur le sujet central qu’il explore (à savoir l’approche, l’esquisse, l’entrevision, d’une réalité qui nous excède); que j’aurais sans aucun doute choisi une thématique centrale très éloignée de la sienne. Il y a donc bien une différence majeure entre nous, mais qui ne réside pas ou si peu dans les thèses soutenues. Mais quelle différence? Je me suis alors soudainement rappelé de ce que Bernard d’Espagnat m’a confié il y a environ 4 ans après que je me sois

déclaré virtuellement d'accord avec lui. “ Ce qui nous sépare, me répondit-il alors avec un sourire malicieux, est certes infime mais en un sens abyssal ”. Troublé, je concédais qu'il avait certainement raison, comme presque toujours. Mais je ne parvenais pas à nommer cette abysse qu'il évoquait. Et j'en suis resté là, jusqu'à la relecture de son livre qui a coïncidé avec un récent échange de vues entre Bas Van Fraassen et moi. Les vraies différences en philosophie, écrit Van Fraassen dans son dernier livre *The empirical stance*, ne sont pas tant des différences de thèses, qu'on peut souvent réduire en se livrant à un débat honnête et approfondi, mais des différences *d'attitudes fondamentales*. Entre Bernard d'Espagnat et moi, le débat a eu lieu, les divergences d'ordre assertif se sont dans une large mesure résorbées, mais les attitudes restent profondément distinctes. Les manières d'orienter la réflexion, d'affronter ou d'éviter certaines questions, de répartir l'effort de la pensée, demeurent abyssalement éloignées.

La différence est une différence d'attitude, par conséquent. Mais comment la situer; en quoi consiste-t-elle exactement? J'essaierai d'apporter cette précision en m'appuyant sur un constat de Kant, dans ses derniers écrits:

“ Considérés métaphysiquement, les objets des sens sont des phénomènes, mais pour la physique ce sont les choses en elles-mêmes qui affectent les sens ” (Ak. XXII, 320).

Notez le caractère presque paradoxal de cette répartition des manières de voir. La physique traite ici des objets comme de choses en soi aptes à occasionner une stimulation sensitive. Autrement dit, elle se livre à une extrapolation vers le transcendant que l'on qualifierait classiquement de *métaphysique*. On pense ici à la réflexion humoristique d'Einstein selon lequel “ la physique est une sorte de métaphysique ”. À l'inverse, la métaphysique qu'évoque Kant est manifestement le nom d'emprunt d'une *philosophie critique*, et donc d'une réduction de la métaphysique traditionnelle à

l'insignifiance. Rappelons que les questions centrales de la métaphysique traditionnelle portent sur les universaux et les causes premières, et que son thème de prédilection est l'étant en tant qu'étant (sans qu'aucune des déterminations particulières de l'étant soit concernée). Très tôt, cependant, on s'est rendu compte que pour assurer le fondement de l'enquête métaphysique, il fallait s'assurer que son instrument de travail, à savoir la raison pure, est appropriée à son objet. Duns Scot a alors commencé à se demander si une connaissance allant au-delà de l'expérience est simplement possible, et il a tenté de tracer les limites de la raison². Sa propre variété de recherche métaphysique tendait plus à découvrir un premier objet de connaissance qu'une entité absolument première. En se permettant une distinction un peu anachronique, on est tenté d'en inférer que Duns Scot conférait déjà à la métaphysique le statut d'une connaissance transcendantale plutôt que transcendante. Passant plusieurs intermédiaires historiques, Kant a systématisé ce renversement de perspective. Il a attaqué les prétentions Ontologiques (au sens le plus fort) de la métaphysique, en montrant que ces prétentions étaient le sous-produit indésiré d'une extrapolation du travail de la raison au-delà de son champ légitime d'application. En même temps, il a complètement redéfini la métaphysique comme une science des *limites de la faculté humaine de connaître*. C'est évidemment pour la métaphysique dans ce dernier sens, typiquement kantien, que les objets des sens sont exclusivement des phénomènes. Et que la *chose en soi*, à laquelle songe encore le physicien, n'est plus qu'un concept limitatif de la raison, qu'un problème repoussé à l'horizon de ses capacités.

Dans cette dichotomie des attitudes, qui prolonge notre débat argumentatif, je pense pouvoir attribuer à Bernard d'Espagnat un rôle assez proche de celui du physicien, et à moi-même le rôle du métaphysicien au sens de Kant.

² See L. Honnefelder, *Ens in quantum ens*, Münster, 1979; L. Honnefelder, *La métaphysique comme science transcendantale*, P.U.F., 2002, p. 25

Bien sûr, je n'ignore pas que, posé ainsi, en une seule phrase, le clivage paraît trop simple, caricatural, et à beaucoup d'égards inexact. Après tout, Bernard d'Espagnat n'a pas cessé de dénoncer, avec une précision et une vigueur rarement atteintes, la tendance simplificatrice qui consiste à faire de chaque objet des sens une chose en soi. Il s'est fait le pourfendeur inlassable du "réalisme des accidents" ou "réalisme objectiviste" qui consiste à tenir pour réelles les unités distinguées au sein du continuum empirique. Et cela au nom d'une étude précise du bien-fondé ou plutôt du mal-fondé de ces assimilations tels que les fait ressortir la physique quantique. De ce point de vue, Bernard d'Espagnat est loin de céder au travers attribué par Kant au physicien typique; il est même très souvent en pointe dans le travail "métaphysique" au sens d'une critique de la connaissance. Cependant, en dépit de ces avancées considérables dans la voie d'une "métaphysique" critique, Bernard d'Espagnat conserve l'orientation fondamentale, l'attitude que l'on pourrait dire existentielle du physicien. Ayant écarté les facilités les plus courantes du réalisme spontané du physicien, y compris quantique, ayant traqué article après article les essais sans cesse résurgents de faire renaître ce genre de réalisme de ses cendres après la grande table rase imposée par les membres du groupe de Copenhague, son attention reste tout entière portée vers cette réalité recherchée, espérée, visée par le physicien. Il ne s'agit certes pas de la décrire. Mais le rêve du physicien demeure; il reste celui d'obtenir quelques aperçus à propos de la réalité. Une partie considérable de son beau livre porte ainsi, sinon sur cette réalité, au moins sur la réfutation des thèses qui tendent à la nier ou à la rendre radicalement indicible, sur la représentation de la manière dont peut émerger à partir d'elle un tableau empirique intersubjectivement invariant, et sur sa définition de plus en plus épurée. Réalisme ouvert à coup sûr, réalisme structural très prudent quant à l'*accessibilité* des structures à la connaissance, mais réalisme tout de même parce qu'orienté, aimanté vers ce

réel qui opère comme une véritable fascination. La finesse conceptuelle et l'argumentation limitative de Bernard d'Espagnat sont celles d'un métaphysicien (au sens kantien) plus qu'expérimenté; un métaphysicien n'ayant rien à envier aux plus grands penseurs de cette discipline, ayant de surcroît tiré toutes les leçons critiques possibles de sa profonde familiarité avec la physique contemporaine. Mais son attitude fondamentale, son *désir* sans cesse réurgent sont bel et bien apparentés à ce que vit un physicien.

Pour ma part, je n'ai manifestement plus aucune pulsion de cette nature. Toutes les recherches que j'entreprends ont une orientation réflexive, conformément à la redirection de l'attention qui définit le projet d'une épistémologie transcendantale. L'objet de mes recherches est la faculté de connaître, le processus de connaissance, le langage de la communauté connaissante, la part d'ordre qu'imposent les moyens et les projets d'intervention expérimentale au contenu de la connaissance etc. Est-ce à dire que je nie ou que j'ignore tout ce qui, dans notre activité épistémique et dans nos théories, dépend de ce qui échappe à notre prise, de ce qui est d'un tout autre ordre? Que je le nie, certainement pas. À supposer même que j'aie été tenté par une telle négation, les arguments forts de Bernard d'Espagnat m'auraient convaincu qu'elle est tout simplement inacceptable au regard de la procédure dialectique d'élaboration des théories physiques. Que j'ignore le " tout autre ordre ", je ne le pense pas non plus. En détourner l'attention, diriger ailleurs le courant des recherches, ne signifie pas l'ignorer mais avouer une perplexité irréductible, une ignorance sans perspective à son égard. Car le grand problème de la théorie de la connaissance est une sorte d'inextricabilité, en dépit de toutes les tentatives de séparation, entre la contribution des procédés de connaissance et la contribution de ce qu'on suppose être à connaître. La dualité entre sujet et objet, on le voit de mieux en mieux, n'est rien d'autre que le sous-produit d'une procédure d'objectivation. En employant un langage métaphysique, la dualité entre sujet

et objet peut être considérée comme l'aboutissement d'une procédure de co-émergence qui modèle un face-à-face entre un réseau de points de vue cognitifs et un domaine empirique commun, sans parvenir à placer toute la charge de "réalité" d'un côté ou de l'autre du clivage. La distinction entre forme et contenu, version immanente de la dualité sujet-objet, n'est pas davantage fixée ou univoque. On aurait aimé voir dans la forme la contribution du connaissant, et dans le contenu la contribution de la chose connue, mais la forme subit une contrainte adaptative en retour de la part du contenu, et le contenu ne se définit que par contraste avec la forme. Impossible de discerner dans cette dichotomie classique un clivage entre ce qui revient à la puissance organisatrice du connaissant et ce qui revient au "tout autre ordre". Dans le même esprit, H. Putnam déclare qu'il reconnaît que, dans la connaissance, il y a du fait et de la théorie, mais qu'il n'a aucun moyen de fixer la répartition, tant il est vrai que le fait est chargé de théorie et que la théorie est modelée par la clause d'adéquation aux faits. La répartition est dynamique, sans cesse retravaillée dans l'histoire; on ne parvient pas à la fixer une fois pour toutes.

Dans ces conditions, lorsqu'on me fait remarquer (et en particulier lorsque Bernard d'Espagnat me fait remarquer) qu'il y a peut-être quelques traits issus des théories physiques qui pourraient être attribuable en propre à la réalité indépendante elle-même, je comprends l'argument, je concède que dans l'état actuel de la recherche cette attribution est possible ou probable, mais je reste sceptique ou plus modestement agnostique au regard d'un développement historique à plus long terme. Un bon exemple est celui de la non-localité: indique-t-elle quelque chose de la réalité indépendante? Sans doute est-ce là un trait plus résistant, plus invariant, plus universel car plus partagé par de nombreuses approches de la physique microscopique, que bien d'autres caractéristiques qui, se manifestant seulement dans telle situation expérimentale ou vis-à-vis de telle approche théorique particulière,

relèvent à l'évidence de la seule manifestation empirique. Mais est-on absolument sûr que cette résistance continuera à se manifester dans des cadres théoriques futurs? À vrai dire, je préfère ne même pas me poser la question; je fais du doute systématique à ce propos, comme à d'autres propos, une *méthode*, et je me tourne d'emblée vers d'autres interrogations. La question qu'il me semble approprié de poser à propos de la non-localité n'est pas : " nous indique-t-elle ou non quelque chose de cette réalité que visent les physiciens? ". Elle est plutôt la suivante: est-il possible de reconstruire l'édifice des connaissances en prenant un autre point de départ que l'espace (par exemple, à la manière de Leibniz, un réseau de relations de co-dépendance), et de montrer que dans certaines conditions tout se passe *comme si* une séparation spatiale entre événements existait, et dans d'autres conditions *comme si* elle n'existait pas. Adopter une forme spatiale ou pré-spatiale à titre d'arrière-plan théorique est dans ce cas une affaire d'opportunité plutôt que de vérité. Il s'agit de savoir quelle est la pré-conception, ou l'hypothèse de travail la plus féconde, et non pas de décider quelle est l'assertion la plus vraie. La question est celle du métaphysicien kantien, " comment s'orienter dans la pensée? ", et non pas celle du physicien, " qu'est-ce qui, dans le produit théorique de la pensée, fait signe vers le réel? "

Il en va de même pour la question de la " pré-structuration " de la réalité. Admettons que des structures, celles du connaissant et celle de la manifestation empirique qui lui est donnée à connaître, co-émergent d'un certain fond d'*être* préexistant à cette dualité. La fondation réelle, la base de cette co-émergence est-elle elle-même structurée par avance? Et cette structure préalable n'est-elle pas nécessaire pour rendre raison de la forme que prend la co-émergence du connaissant et de la manifestation empirique? Je concède qu'il n'y a pas d'argument concluant contre cette ultime idée de pré-structuration. Je concède aussi qu'il est difficile de concevoir comment des structures peuvent co-émerger

d'un milieu complètement informe, la plupart des modèles d'émergence proposés jusque là ne pouvant éviter de postuler un ordre préalable minimal, comme celui des automates cellulaires. Je concède enfin que les penseurs néo-kantiens dont je suis proche s'avancent un peu vite sur ce terrain en postulant un simple chaos organisé *a priori* par un ou des cadre(s) formel(s) cognitifs, qu'ils soient d'ordre pragmatique ou symbolique. Mais en y réfléchissant plus avant, je replonge dans la perplexité. Ces penseurs néo-kantiens sont-ils vraiment tombés dans le travers qu'ils reprochent à leurs adversaires en avançant une doctrine métaphysique en un sens traditionnel plutôt que critique? N'était-ce pas trop imprudent de leur part de décréter que la réalité *est* chaotique plutôt qu'ordonnée, et de soutenir cela comme une véritable *thèse* qui les engage? J'ai plutôt tendance à penser qu'il ne s'agissait là encore que de l'expression simplifiée d'une *attitude* plutôt que d'une authentique assertion qui serait alors auto-contradictoire. L'attitude en question consiste à s'abstenir purement et simplement de concevoir une structure préalable du réel, et de s'avancer le plus loin possible dans une enquête sur ce que doivent les structures de notre connaissance familière et théorique à la procédure même de la recherche. Lorsque nous identifions une structure dans l'un de nos secteurs de connaissance, ou dans l'une de nos théories physiques, nous n'avons après tout aucun moyen de savoir *à quoi* est attribuable cette structure. Ici comme ailleurs, l'intrication entre le connaissant et le connu est telle que la déconvolution, la mise en regard de ce qui revient à l'un et de ce qui revient à l'autre, a toute les chances de rester un défi, une question pendante. Le programme que se fixe le "métaphysicien" néo-kantien est simplement dans ce cas de s'abstenir de supposer quoi que ce soit à propos de l'éventuelle pré-structuration du réel, de suspendre complètement son jugement à ce sujet, et d'essayer de voir dans quelle mesure il peut attribuer ces structures soit aux procédés de recherche, soit au fait même de l'intrication du chercheur dans le milieu de sa recherche. À chaque étape de l'avancée de ce programme,

il est hautement vraisemblable que restera un résidu de structure inassimilée. Le “physicien” réaliste se hâtera alors de pointer vers ce résidu comme candidat plausible au titre de pré-structuration du réel. Mais le “métaphysicien” néo-kantien considèrera que la partie n’est pas encore jouée, et que quelque chose de la structure résiduelle pourrait bien être rapportée à un moment du processus cognitif encore inexploré, et ainsi de suite. On voit que cette fuite en avant se donne comme la réciproque exacte d’une autre fuite en avant plus célèbre: celle du réalisme scientifique convergent. À chaque étape, une part de la manifestation empirique reste entourée de mystère en dépit de l’avancée de ce que l’on suppose être l’explication scientifique du monde. Mais à chaque étape également, le “métaphysicien” au sens de Kant ne s’avouera pas battu, il considèrera que la partie n’est pas encore jouée et que la résorption du “mystère” sera chose faite dans un futur sans terme défini. Y-a-t-il une contradiction, un conflit quelconque, entre la démarche réflexive ouverte du “métaphysicien” et la démarche d’“arraisonnement” également ouverte du “physicien”? Plutôt que de conflit, il me semble qu’il faudrait parler de complémentarité des démarches. Dans la situation d’extrême imbrication du connaissant et du connu qui nous est maintenant familière, chacune des deux démarches tend à maximiser la part de structure attribuable à l’un des pôles de la relation cognitive. Chacun de ces programmes, à lui seul, serait biaisé, mais les deux menés de conserve, comme l’endroit et l’envers d’une même quête, sont susceptibles, par leur simple existence concurrente, de poser une limite à la prétention totalisante de l’autre. Non, semble dire la démarche progressive du “physicien”, vous n’arriverez pas à *tout* résorber dans de quelconques formes *a priori* de l’acte de connaître; l’idéalisme vers lequel vous tendez est borné, incomplet, toujours en mal de résorber ce qui lui échappe irrémédiablement. Non, semble dire à l’inverse la démarche régressive-réflexive du “métaphysicien” critique, vous n’arriverez pas à *tout* élucider des formes de

la réalité indépendante car vous laissez derrière vous un point aveugle qui est l'ensemble des pré-conditions de la connaissance; de même que l'oeil ne se voit pas lui-même dans le champ visuel, vous ne pouvez pas, sous peine de circularité, absorber le connaissant dans le champ du connu ; et votre connaissance reste donc par principe incomplète.

Ces deux espèces de penseurs ont raison d'une certaine manière. Ils ont raison l'un et l'autre parce que leurs deux démarches, leurs deux attitudes, opèrent comme antidote l'une de l'autre. C'est là ce que nous pouvons faire de mieux en matière philosophique, comme Wittgenstein n'a cessé de le suggérer dans la seconde phase de sa réflexion. Ce que nous pouvons faire de mieux en philosophie est précisément de sécréter une antidote à une certaine erreur en passant à deux doigts de favoriser l'erreur opposée. Chaque sorte de thérapeutique reste cependant une spécialité, et il est heureux qu'il y ait les deux sortes de spécialistes, les "physiciens" et les "métaphysiciens" au sens kantien, pour se servir mutuellement de contrepoids.

Il me reste donc à remercier Bernard d'Espagnat d'avoir modéré mes ardeurs dé-constructrices et réflexives. Il l'a fait en allumant de puissants contre-feux argumentatifs, et aussi en donnant à sa pensée une finesse et une précision qui contribue beaucoup à rendre ses arguments audibles même à ceux qui ne partagent pas exactement son "attitude".